

Les fleurs de cerisier

Nina RAMOS

Ses cheveux volaient dans la douce brise de ce début de printemps qui faisait envoler quelques fleurs de cerisier suspendues aux arbres du parc. Le petit lac rafraîchissait l'endroit et la douceur du soleil dans ce ciel d'un bleu pur enveloppait la scène d'un sentiment idyllique. C'est à ce moment-là qu'il comprit que ce qu'il voyait était réel, que ce n'était pas encore ce rêve qu'il faisait chaque nuit, ce rêve qui était son seul espoir.

Ses cheveux volaient au vent, le blond rayonnant de ceux-ci ne montrait pas que les deux personnes face à face appartenaient à la même famille. Lui, de ses cheveux noirs de jais, et elle de sa chevelure éclatante, ils se regardaient. Ils se regardaient, et tandis que leurs yeux plongeaient dans le regard de l'autre, des larmes se mettaient à couler. Ils se regardaient, de loin, incapables d'avancer, incapables de faire le moindre mouvement. Comme si, comme dans ses rêves, rien que l'essai d'aller vers cette personne étrangère mais pourtant si familière, la faisait disparaître.

Les faibles rayons du soleil traversaient les arbres en fleur, c'est elle qui s'approcha. Elle prit ses mains dans les siennes et finalement, l'illusion de rêve se dissipa pour laisser place à la réalité. Des pétales roses étaient accrochés dans les mèches rebelles de cette femme, dont la vie avait marqué les traits mais jamais retiré cet éclat de vie inlassable qui lui donnait une beauté sans pareille.

En revoyant sa mère en face de lui après tant d'années, dans ce parc si familier dont ils connaissent tous les sentiers, tous les arbres, toute la végétation et bien sûr ce lac, qui avait été creusé l'année de leur arrivée dans la capitale. Il voyait sa sœur se superposer à l'image de cet être cher perdu depuis si longtemps, même si le temps avait passé, leur ressemblance était toujours là.

En revoyant son fils en face d'elle, elle ne put réprimer un sourire tellement il ressemblait à son père. Ce petit sourire gêné et cette attitude timide mais pourtant déterminée était un trait de caractère typique du côté paternel de cette famille. Leur emménagement dans cette ville les avait changés à jamais, et ils étaient passés de la famille parfaite à celle brisée par le drame qui les avait séparés et changés pour toujours. Ce genre de tragédies qui survient et auxquelles on ne s'attend pas. Ce genre de tragédies qui n'arrivent qu'aux autres. Ce genre de tragédies auxquelles on ne croit pas.

Serrant les mains de sa mère dans les siennes, il voyait de plus près son visage âgé qui signifiait beaucoup de choses. Il ne savait que dire, ne pouvant empêcher les larmes couler de son visage. Il avait tellement raté de choses, tellement perdu de moments. Il se sentait volé par l'injustice même de ce monde et des événements qu'on ne peut contrôler.

Serrant les mains de son fils dans les siennes, elle se rendait compte qu'il avait grandi. Désormais, il était en âge d'avoir sa propre famille, alors qu'ils avaient été séparés quand il n'était qu'un petit garçon. Elle était une vieille dame mais pourtant son instinct maternel n'était jamais parti, même après la perte de ses enfants, il n'avait jamais cessé d'être là, car elle était mère et n'avait jamais cessé de l'être. Elle serra son fils dans ses bras en pensant à

tous les moments qu'elle avait manqué avec lui, à toute son enfance qu'elle n'avait pu passer à ses côtés.

Sentant la douce étreinte de sa mère, il ne put s'empêcher de redevenir un enfant. Elle lui avait tellement manqué et il n'avait pas pu accepter cette perte, jamais. Il était convaincu qu'il allait retrouver sa famille un jour ou l'autre. L'étreinte maternelle, le sentiment d'amour envers cet être si cher, qui nous manque tellement, dont nous avons tellement besoin, le firent finir de fondre en larmes.

Cette nuit-là, il avait 10 ans. A seulement une dizaine d'année, il avait été plongé dans le noir, dans une nuit sans étoile où tout ce qu'il connaissait avait été détruit. Il se souvient très clairement du choc. Il se souvenait du bruit assourdissant, de cette vive lumière et surtout des cris lointains. Il avait fermé les yeux et puis le vide. Un grand vide très court qui avait duré une éternité.

Après, il avait été seul, dans cet océan de doute et d'incertitude. Séparé de ce qu'il avait toujours connu, il ne retrouvait pas le climat chaleureux familial. Il ne pensait jamais le retrouver. Cependant, cette étreinte le faisait revenir vingt ans en arrière, quand la vie était encore normale. Quand il ne faisait pas encore partie de ceux qu'on appelle les "survivants".

Bien sûr, tous les vivants ont survécu à quelque chose, qu'elle soit grave ou pas. Tous sont des survivants mais lui avait un statut différent aux yeux de la société. Parce qu'il était de ceux qui avaient perdu leur famille dans l'explosion. Parce qu'il était de ceux qui avaient été victime d'autres sans raison. Parce qu'il était de ceux victime de la folie des grandeurs de quelques puissants.

Il avait changé de nom, essayé de se construire une nouvelle identité sur un édifice brisé, en miette, irréparable. Et dans toute cette violence et cette souffrance qu'il avait éprouvées, il a suffi d'être enlacé par cet être adoré qu'était sa mère, qui lui avait toujours manqué, pour que tout soit réparé.

En serrant son fils contre elle, la mère ne put s'empêcher de s'excuser. Elle s'excusait auprès de son enfant, celui qu'elle avait abandonné contre son gré, celui qu'elle avait laissé seul pendant tant d'années. Ensuite, elle s'excusa tour à tour pour sa fille et son mari, tous deux disparus pour toujours, sans espoir qu'un jour, les derniers membres de cette famille brisée, ne puissent les serrer dans leurs bras, comme ils le faisaient maintenant. C'était injuste, terriblement injuste. Parce qu'ils avaient eu moins de chance, parce qu'ils ne faisaient pas partie des "survivants", ils étaient condamnés à l'oubli et à ne jamais plus revoir ceux qui avaient survécu. Le père et la fille de cette famille étaient les malchanceux. Ceux qui rentrent dans de simples chiffres servant à accuser les puissances qui les ont occasionnés. De simples chiffres, de simples statistiques dans ce monde codifié par des comptes en centaines, en milliers, en millions.

Cependant, le fils et la mère n'oublieront jamais les êtres perdus. Certes, ils avaient voulu un jour les effacer pour faciliter leur deuil, ils avaient voulu qu'ils n'aient jamais existé, mais aujourd'hui, ils savaient que c'était de leur devoir de survivant de se souvenir des disparus, de ceux qui partageaient leur vie avant la catastrophe, de ceux qui n'avaient jamais cessé d'exister malgré leur existence physique, qui elle, avait disparu.

Le petit parc avait survécu aux bombardements. Ironie du sort, il faisait aussi partie des survivants. Les fleurs continuaient de faire tomber leurs pétales tout autour de cette famille

enfin réunie, après tant d'années. Ils échangèrent quelques mots, quelques formalités qui s'échangeaient du fils à la mère, de la mère au fils. Pourtant, le plus de sentiments passait par des regards, des sourires, des larmes. Toutes les actions sans paroles signifiaient beaucoup plus que des mots énoncés. Parce que, comme tous les survivants, ils ne pouvaient parler sincèrement de leurs peines. Parce que tout était plus dur depuis qu'ils avaient plongé dans les ténèbres.

Au moins ils étaient ensemble, à deux, même s'ils rêvaient d'être à quatre.

En mars 1945, leur vie avait changée à jamais.
Parce que les puissants n'en avaient fait qu'à leur tête.
Parce qu'ils avaient utilisé les pires stratagèmes pour faire le mal.
Parce que la science servait désormais à détruire le plus possible.
Parce que la science sans conscience n'est que la ruine de l'âme.
Parce que seulement les chiffres savent réveiller les esprits.

100 000 morts.

100 000 morts et autant de familles détruites.

Les fleurs de cerisier continuent de répandre leur beauté implacable et leur pureté sans distinction sur les gens qui passent, sans faire la part entre le bien et le mal.

La nuit commençait à tomber, le soleil à décliner.

C'est là que les mots voulaient enfin venir, c'est là où les derniers aveux pouvaient enfin être dit.

Enfin.